

Louis GUILLOUX

*Le sang noir*GUILLOUX, Louis, *le Sang noir*. (1ère édit.1935). Paris. Gallimard. Folio. 2022. 631 pages.

Le Sang noir est le livre le plus célèbre de Louis Guilloux (1899-1980). Il obtint un grand succès lors de sa parution en 1935 et fit de son auteur un des écrivains populistes les plus en vue, catégorie dont leur contemporain, Céline, a toujours voulu se démarquer. Louis Guilloux participa en 1935 au Congrès Mondial des écrivains pour la défense de la culture aux côtés de Gide, Nizan, Giono, Dabit, Guehenno, Romain Rolland, Brecht, Huxley, Heinrich Mann, etc.... En 1936, il fut parmi les compagnons de voyage choisis par Gide pour le voyage en U.R.S.S, avec Schiffrin, le fondateur des éditions La Pléiade, et Dabit, entre autres. Alors qu'au retour Gide, comme Céline et bien d'autres, ont exprimé leur désarroi, Guilloux s'est abstenu de tout commentaire, suivant la stratégie du P.C. justifiée par la nécessité ne pas affaiblir le camp antifasciste en pleine Guerre d'Espagne.

Le récit est celui de vingt-quatre heures de vie provinciale durant la Première Guerre mondiale, journée dont le point culminant est la remise d'une décoration à la femme d'un député pour son dévouement auprès des soldats blessés. Le lieu de rencontre privilégié est le lycée de la ville, dont une partie a été convertie en hôpital militaire. Le personnage principal, celui auquel on revient sans cesse, qui ouvre et ferme le livre, est le philosophe Merlin, surnommé par ses élèves Cripure, à partir d'un jeu de mot issu de la *Critique de la raison pure* transformée par les potaches ont en « Cripure de la raison tique ». Cripure se veut anarchiste, contre la guerre et l'hypocrisie bourgeoise. Connaissant les langues anciennes dont le sanscrit, il est l'auteur d'une thèse sur la pensée médique et son influence sur la tragédie grecque à partir d'écrits zoroastriens, refusée par l'Université. Il jouit cependant d'une aura de grand intellectuel, grâce aussi à un autre livre sur un certain Tranier originaire de la ville, ce qui lui vaut l'indulgence qu'on accorde aux originaux. Tout en pleurant depuis vingt ans le départ de son grand amour, il a eu un fils « avec une souillon » qu'il a reconnu et reçoit chez lui, et vit avec une goton. Quand il n'est pas en pétard ou ivre, il lui arrive de travailler à une *Chrestomatie*, recueil de morceaux choisis. Autour de lui, gravite un grand nombre de personnages d'un âge mûr, leur permettant d'échapper à la conscription ; la plupart sont de fervents va-t'en guerre. Ils apparaissent et disparaissent au gré des besoins du narrateur. Bavardages, querelles, méchancetés, mesquineries, vanité, règlements de compte, sourdes rancœurs, minables calculs, concupiscentes obsessions, compulsives manies, constituent l'action ou plutôt l'inaction de ces fantoches, pendant que les jeunes gens, eux, se font tuer, la guerre toujours présente en filigrane étant le grand scandale dénoncé par l'auteur. Quelques rares figures échappent à cette lourde médiocrité, comme celle de Lucien, revenu du front boiteux et les poumons détruits, qui prépare son départ définitif.

Le narrateur omniscient mène le récit selon ce qu'on peut appeler l'effet choral, chacun tenant sa partition, mais qu'on peut tout aussi bien qualifier de saucissonnage, car on voit parfois réapparaître un monsieur dont il n'a plus été question durant trois cents pages et dont on ne sait plus qui il est. On a du mal à croire à ces petits bourgeois fantoches – quelquefois, mais rarement, touchants de fragilité car déstabilisés, dans cette atmosphère étouffante de sous-préfecture. Le livre offre selon Gide « de quoi perdre pied » (*in* Quatrième de couverture) ; on s'y enlise !

Citation

« La vérité, c'est qu'il avait été comme tous les enfants, un enfant écrasé, puis un jeune homme et un homme écrasés, à qui on avait commencé à voler la vie en détail avant de tenter le grand coup de la lui voler en grand. (...) Non, en effet il ne serait pas professeur. La philosophie officielle, il la laisserait là avec le bel uniforme qui lui irait si bien ! Et quant à Cripure, traité par sa mère de professeur de désordre, elle eût été bien étonnée s'il lui avait dit ce qu'il en pensait lui-même, à savoir qu'il était des leurs, et que les influences dont elle se plaignait tant ne venaient pas de lui, mais de quelques camarades de combat (...). » (Lucien, fils de Boucier, le censeur) p. 123-124

« Tous les ans dans la saison du bachot, quand il lui fallait aller à Sernen faire passer l'oral, session qui durait plusieurs jours, c'est à l'Alcazar qu'il prenait pension, c'est-à-dire au bordel. (...) Ce qu'il aimait, c'était l'atmosphère, l'odeur du bordel, l'apport *fraternel* avec les femmes qui savaient ne pas se moquer de lui, ne pas avoir pitié non plus. Nulle part comme à l'Alcazar, il ne trouvait le repos. » (Cripure) p. 142

« *Autre note* : « Je retrouve dans mon cœur, sans la moindre surprise, sans l'ombre d'un dégoût, des sentiments que j'ai tant cru haïr chez les autres : une certaine peur qui peut bien aller jusqu'à la lâcheté, et en face de ceux que j'ai toujours considérés comme mes ennemis, une certaine flatterie, et la plus basse de toute : celle qui emprunte le masque de l'ironie et de l'indépendance. »

Une pause.

Il écrivit encore :

« Mais cette lâcheté, cette flatterie, sont en moi comme des choses étrangères à moi-même. Pas des sentiments dont je devrais avoir honte : des équations soumises parmi d'autres à ma contemplation. »

Il biffa le mot contemplation ; à la place, il écrivit : *perplexité*.

Et posa la plume. » (Cripure) p. 236-237.